

SOUVENIRS DU SUD -- OUEST

* *
*

De novembre 1942
au 1er septembre 1944



virtuosité, seulement bruit et fureur ?

Cette frénésie est-elle représentative d'une certaine musique contemporaine ?

G. S.

Les rendez-vous de l'été des "Baladins du Dimanche"

Les 20 - 21 - 31 juillet, 1^{er} - 5 - 11 et 12 août pour
"Un déjeuner sur l'herbe" au Jardin des Enfeus (accès
libre). Rendez-vous devant l'office du tourisme à 21 h 30.

UN AMI VIENT DE NOUS QUITTER

Le 10 juillet 1986, Philippe de Gunzburg décédait dans
une clinique parisienne.

Figure ô combien attachante, il aurait pu après la défaite
de 1940 s'exiler. Non, il a choisi la lutte.

Depuis le Lot-et-Garonne qu'il aimait passionnément, il
conseille d'abord les mouvements de résistance de ce
département sous le nom de Philibert, organisant les
parachutages après avoir répertorié les terrains, répartissant
les armes ; il était le relais entre Londres et les hommes qui
luttaient contre l'ennemi.

Recherché par la gestapo et la milice, il s'occupe des
mouvements de Dordogne-Sud sous le nom d'Edgar, tout en
gardant les contacts avec ses premiers fidèles.

C'est ainsi que de nombreux parachutages d'armes,
d'explosifs ont eu lieu sous son contrôle dans le Bergeracois
et le Sarladais. C'est par son intermédiaire que les
commandos franco-canadien et franco-américain (Austin,
Conte) ont pris contact avec la terre de France en notre
région.

Compagnon affable, sincère, courageux, il n'a pas
recherché les honneurs, il s'est battu pour la libération de la
France. Mais sa modestie et sa sensibilité ont eu à souffrir
sous les coups des ambitieux et des aventuriers.

Modeste, il le fut toute sa vie, demandant que la
cérémonie devant sa sépulture, le 17 juillet, dans le petit
cimetière de Saint-Léon, près de Damazan, soit toute simple.
Il a voulu être enterré en présence de ses proches et de ses
fidèles compagnons de lutte du Lot-et-Garonne et de la
Dordogne. Lucien Marcou (Regain dans la résistance) a
prononcé quelques paroles écoutées dans un profond silence
par tous les présents, paroles empreintes d'émotion et de
tristesse. C'était un adieu, mais Philippe de Gunzburg, nous
ne vous oublierons pas.

A N A C R Dordogne

dédica

L' A

DORDOGNE

le san
apri

Maison

rue de

BRIDGE

Le club de
a connu du
printemps d
aussi bien e
sions (puisc
80 adhérent
qu'en matiè
(puisque le
victoires en
et n'a été é
tour). La se
tenu chaque
réunions vivi
Pendant l'
poursuivre
auxquelles p
les estivants

Les réunio
toutes dan
située dans
(1^{er} étage, e
intérieure
Grande Rigau

Les réunio
été placées l
après-midi de
que mardi
soirée à 20
vendredi soir
tournoi avec p

Le jeu de s
chaque merci
de 20 h 45. l
se prennent s
les jours d'ou
téléphone au
53.59.13.15.

maître actuel Louis d'Amboise

du 25 juillet 1986 édition Dordogne et Lot-et-Garonne

SOUVENIRS DU SUD - OUEST

* *
*

De novembre 1942
au 1er septembre 1944

A V A N T - P R O P O S

+++++

Décembre 1973

Note rédigée beaucoup plus tard...

Je n'ai plus qu'un seul exemplaire de "SOUVENIRS DU SUD-OUEST" et, avant de faire retaper ce document que je ne désire pas retoucher, quelques précisions doivent être apportées.

Lorsque je suis revenu à Paris, fin septembre 1944, je n'avais jamais eu jusqu'alors la possibilité de m'exprimer par écrit, aussi ai-je raconté par bribes mes essoufflements à Mademoiselle Coignard qui dirigeait un secrétariat et d'ailleurs elle s'est chargée de rédiger avec soin mon récit. Je dis volontairement "essoufflements" car j'étais passionné, déçu, malheureux et si tout ce que je lui ai dit était absolument exact, j'ignorais un certain nombre de données du fait que la guerre n'était pas encore terminée en Allemagne (les déportés étaient encore là-bas). Je n'avais pas connaissance de certains faits et entre autres que mon premier chef Eugène fut pendu quelques jours avant la libération de son camp par les Américains. Il aurait pu se cacher dans son camp pendant quelques temps mais il ne le fit pas. En plus, naturellement de l'épuisement physique son moral avait lâché et il en était au : "A quoi bon..." il fut pendu.

Sortant de la période "Action" malgré mes souvenirs si récents à l'époque, je n'ai pas pu évoquer sur des pages et des pages la période clandestine, obsédé comme je l'étais par les intrigues, le vol des armes par les communistes et l'abandon du projet initial par l'armée. Les ignominies qui ont suivi "l'Action" m'opprimaient et je n'ai pas indiqué que les zones où j'évoluais étaient totalement organisées, huilées si j'ose dire et que "l'Action", après le 7 juin, avait pu se dérouler d'une façon satisfaisante.

.../

Le coup fut porté certainement. En juin assurément la division blindée Das Reich fut coupée, retardée, arrêtée même ; l'angoisse a dû se créer et à la fin l'essence manqua. Trois divisions de ce type furent stoppées, retardées par la Résistance française, celle-là et deux autres d'ailleurs. Il est bien évident qu'en ce qui concerne la Das Reich, la Corrèze joua un rôle important également. La Das Reich n'est jamais arrivée en Normandie et surtout pas à la période critique du Maréchal Montgomery à Caen.

Ce qui fut grave, pour de nombreuses années et peut-être aujourd'hui encore, c'est le fait que les Américains n'ayant pas confiance en la Résistance et ne désirant pas éparpiller le matériel ont empêché le parachutage et l'arrivée des troupes dans ces régions. Il aurait fallu bien peu de monde cependant. Ce territoire était préparé de telle façon que l'armée aurait pu y établir des bases solides et éviter les menaces de conquêtes des villes par les Staliniens. A Toulouse, cependant, le pire fut évité par Hilaire et par le Commandant Parizot à la tête du Bataillon de l'Armagnac. Ceci n'empêcha pas les Gaullistes de jeter Hilaire dehors. Quant au Commandant Parizot, il fut tué lors de l'atterrissage d'un avion militaire anglais à Toulouse début septembre 1944.

Il m'avait été rapidement indiqué par Malraux pendant "l'Action", alors qu'il cherchait avec des aventuriers à mettre la main sur ce que j'avais créé, que les Réseaux britanniques avaient, lors du débarquement, été placés immédiatement à Londres sous le commandement du Général Koenig. N'ayant aucune confiance, j'ai demandé confirmation à mon chef qui se trouvait à 180 km de là. L'aller-retour de la jeune-fille porteuse de ce message, Dordogne-Gers, prit 10 jours.

En effet, rapidement, brutalement, ce réseau à Londres fut le 4 juin mis dans le désordre sous l'autorité du

Général Koenig. Tout fut emmêlé -les messages et tout le reste- et je pense que ce réseau, comme tous ceux dépendant de Buckmaster et de l'Angleterre, fut "maltraité" par la B.C.R.A. à Londres : jalousie, rivalité. Cependant, sans l'Angleterre, la B.C.R.A. n'aurait pas existé. La B.C.R.A. était le Service Renseignements, Evasion, Action des Gaullistes à Londres.

* *
*

Clandestinité admirable, chaleur humaine, amour, le territoire... et il fallait être si attentif aux êtres. J'évoque tout cela par ces souvenirs, mais un peu rapidement.

Puis, un peu plus tard, il fallut que je sois considéré par les Gaullistes revenus à Paris comme "Agent de l'étranger", "traître" même... Téléphone sur table d'écoute, suivi probablement.

A l'inverse de cette attitude et plus tard, je fis partie de tribunaux d'honneur avec des Résistants authentiques et il y en eut peu- et des officiers merveilleux pour tirer au clair certains cas curieux et complexes d'autres régions de France... Par la suite, je fus nommé par le Ministère des Armées "Liquidateur National du Réseau" et je le suis resté. Mélange invraisemblable, mais ce qui devint réel fut mon attachement et ma connaissance de ce Sud-Ouest là.

* *
*

LE POINT DE DEPART ET LA CLANDESTINITE

* *
*

J'ai pris la décision, fin 1940, de ne pas partir aux Etats-Unis, estimant que les émigrés ont toujours tort et, d'autre part, je n'aurais pas voulu, là-bas, quitter ma famille pour rejoindre les forces Gaullistes, d'autant plus que je n'ai aucune spécialité militaire, étant Caporal Infirmier, et j'étais dégoûté de la caste militaire après l'exode.

Nous nous sommes installés au "Barsalous", près d'Agen, où nous avons mené apparemment une vie calme de pseudo-campagnards ; je sauvais Antoinette et mes fils d'une vie faussée à New-York.

Nous étions convenus, avec Raymond Leven qui habitait la région de Montauban, que le premier d'entre nous qui serait en contact avec la Résistance préviendrait l'autre.

Après certains essais infructueux et surtout après avoir pris de nombreux renseignements, je me suis rendu compte que les deux seules organisations véritablement intéressantes étaient, soit le Parti Communiste, soit les Services Anglais.

.../

En raison de mes origines, je n'ai pas cherché à rejoindre la première organisation ; dès que l'occasion m'en fût donnée par Raymond Leven, j'ai rencontré Eugène et je devins actif vers le 20 novembre 1942, après le débarquement en Algérie.

La France était divisée, du point de vue anglais, en un certain nombre de "circuits" dirigés chacun par un anglais venant directement d'une Ecole spéciale en Angleterre.

Eugène était un jeune-homme de 22 ans, très délabré d'aspect et misérable mais d'une haute culture française et le type parfait de l'intellectuel moderne anglais, avec un esprit non conformiste.

Selon l'habitude de ces Services, aucun ordre ne me fut donné. Je devais me tenir plus ou moins dans certaines limites territoriales qui, dans ce cas, étaient la région immédiate de Toulouse, le Gers, les Landes et, bien entendu, l'Agenais.

J'allais à Toulouse entre deux trains voir Eugène de temps à autres et, très rapidement, nous avons été en très bonnes relations d'amitié. Il avait un faible pour Antoinette et venait nous voir au "Barsalous" où Nanny lui préparait des "Yorkshire puddings" et autres.

Pour lui, j'ai travaillé avec Vedel, du Groupement "Froment" qui habitait Agen (celui-ci était Agent du 2e Bureau) et se trouvait entouré d'un certain nombre de Sous-officiers du 150e R. I. venant d'être dissous, à la suite de l'entrée des Allemands en Zone Sud.

Je circulais aussi dans le Gers où j'ai organisé quelques équipes de parachutage en vue de largages d'armes, choix de terrains, notamment à Vic-Fezensac.

J'ai commencé à organiser la Résistance dans l'Arrondissement de Marmande, avec Cambon qui a reçu, fin 1942, le premier parachutage dont j'étais responsable, avec le message : "Le maquereau est un poisson de mer".

A ce moment-là, un langage comprenait une cinquantaine de kilos d'explosifs que nous appelions "plastique", un peu de matériel de sabotage, une vingtaine de mitraillettes Sten, quelques révolvers et trente grenades.

Ces parachutages pauvres nous remplissaient de joie !

Avec Cambon, j'ai adopté une méthode de travail que j'ai continué par la suite avec d'autres : choisir une tête de file, dans une région, que je nommais Chef du mouvement pour cette région, cette personne étant elle-même rattachée officiellement aux grandes Organisations de Résistance et plus particulièrement à "Combat" qui, par la suite, a pris le nom de "A.S." (Armée Secrète).

Je convenais avec ce Chef qu'il aurait à suivre mes ordres qui émanaient directement, par mon Chef, du G.Q.G. interallié.

Il était entendu que je fournirais les armes, je les distribuerais en temps opportun, j'organiserais les différentes séries de sabotages qui pourraient être commandées, mais que, personnellement, je resterais absolument indépendant de "Combat", que je n'aurais aucune relation avec eux et que je jouerais, en fin de compte, un rôle "d'Eminence Grise".

J'agissais de la sorte, d'une part pour que, dans l'avenir, les Chefs et les hommes dépendent d'une organisation strictement française et, d'autre part, je restais indépendant pour des raisons de sécurité, car ces grandes organisations, malheureusement, étaient dirigées par des indiscrets et des

.../

bavards qui travaillaient au Café et étaient, aux échelons supérieurs, sous les ordres de gens préoccupés de politique ou d'intérêts personnels. Cependant, mon ami Gisèle, Chef dans les derniers mois de l'A.S. (Armée Secrète) de Dordogne, issue de "Combat", était un pur. Il circulait sans cesse et était traité dédaigneusement de "cycliste" par les dirigeants de la dernière heure de l'A.S. Son action et son courage furent splendides ; nous avions pour lui respect et affection.

En résumé, Cambon, ainsi qu'un peu plus tard Bergeret ont été les Chefs "Combat" de leurs arrondissements respectifs : Marmande et Bergerac, tout en m'obéissant de la façon la plus complète.

Au mois de Mars 1943, je suis parti de chez moi un matin à 5 heures, avec Eugène, pour prendre un train dans une gare éloignée d'Agen, afin d'éviter des rencontres trop fréquentes avec la Gestapo et le S. O. (la Milice), et nous avons été à Auch.

Il devait m'envoyer, de là, à Vic-Fezensac et il désirait aussi que je fasse la connaissance de son radio anglais Michel, ceci au cas où il serait pris à Toulouse, pour que je puisse maintenir, ne serait-ce que provisoirement, le contact avec Londres.

Michel habitait chez une modiste, Madame Saint-Avit, dans une petite rue d'Auch. Il se trouvait, dans les mansardes de cette maison, un studio qui convenait parfaitement aux émissions.

A son arrivée, Eugène apprit que Michel, qui avait retrouvé sa femme -qui était française- était parti au "Château du Vicomte" près de Toulouse. Cet endroit était repéré par les Allemands qui étaient cantonnés tout autour et il était évident que Michel, encouragé par sa femme, avait préféré passer cette lune de miel dans un cadre plus luxueux que celui d'Auch.

.../

Le lendemain, Eugène partait en auto, avec un nouveau poste d'émission qui avait été apporté chez Madame Saint-Avit, pour le Château, décidé à faire faire quelques émissions sur place ce jour-là, et ensuite ramener Michel à Auch.

J'étais inquiet car Eugène était épuisé physiquement. J'ai appris même depuis que, dans le Lot, il s'était évanoui d'épuisement sur la route quelques semaines auparavant. Mon inquiétude était justifiée car je n'ai jamais plus revu Eugène depuis.

En effet, huit jours plus tard, Antoinette a été passer une journée et une soirée avec Eugène ; elle lui apportait des papiers particulièrement dangereux, ce qui était courageux de sa part car Toulouse était un endroit extrêmement redoutable. Ils ont dîné dans un restaurant marché noir en dehors de la ville, fréquenté principalement par la Gestapo ; l'Anglais et la Juive firent un bon dîner et vingt minutes après avoir quitté Antoinette, le soir à 11 heures, il tomba dans une souricière chez Pills.

A partir de 4 heures de l'après-midi, les Allemands ont cerné le "Château du Vicomte" (où se trouvait encore malheureusement Michel), et la maison à Toulouse, des Pills, où Eugène se réunissait régulièrement avec ses adjoints et la famille Pills.

Il y eut une quinzaine d'arrestations, des traits de courage : tel le fils de 9 ans des Pills qui, tout en jouant aux billes sous les yeux de la Gestapo, a ramassé un papier compromettant qui se trouvait sous un meuble et l'a détruit... telle une des filles des Pills qui, d'accord avec sa Mère, a passé pour la fiancée d'Eugène, ce qui lui a valu Fresnes et l'Allemagne...

Pendant longtemps, j'avais pensé qu'Eugène avait été fusillé à Fresnes, mais récemment, j'ai appris qu'il aurait été déporté en Allemagne.

.../

Au mois de février 1943, j'ai été travailler à Bergerac. Je m'occupais d'un sabotage important à la poudrerie qui, d'après les ordres de Londres, devait être rendue quasiment inutilisable, en même temps que celle de Toulouse.

J'ai fait abandonner ce projet par la suite, les ouvriers de cette poudrerie s'étant chargés eux-mêmes de saboter le travail par une résistance passive.

Je me suis, alors, pendant une quinzaine de jours, coupé de tout contact, mais ayant une confiance absolue dans les Services Anglais, je savais que je serais, par suite de la disparition d'Eugène, "récupéré".

A Agen, j'ai été convoqué par Hilaire, alias Gaston, qu'on appelait souvent dans le Gers et l'Agenais, le "Patron". C'était un homme de petite taille, entre 38 et 40 ans, avec un regard perçant et qui cachait son énergie sous un sourire forcé. Un homme de métier, de la classe de Lawrence (7 Piliers de la Sagesse), un grand Chef.

La situation était devenue intenable à la suite de l'arrestation de Vacher et de son fils (Bureau de Tabac), à Agen, de Madame Vedel, etc...

Je me suis séparé de ma famille et j'ai quitté Antoinette dans des conditions tragiques, sur la route, sous une pluie torrentielle, pensant que je ne la reverrais plus jamais.

Gaston me convoqua à Agen ; je fis conduire Antoinette à Marmande. Puis elle rejoignit nos fils qui, depuis quinze jours, se trouvaient à Aix-les-Bains ; de là, ils passèrent en Suisse, la nuit, sous les barbelés.

.../

Antoinette, une fois de plus, fut admirable ; elle apprit à connaître pendant ces quelques jours l'atmosphère de chaude solidarité de notre petit monde d'alors : "La Résistance", qui portait sur un demi pour cent de la population.

Hilaire me dit à ce moment-là, qu'il m'enverrait en Angleterre par avion et que j'étais brûlé. Il me fit même part que, dans les huit derniers jours de mon séjour à Agen, il me faisait suivre pour savoir si je n'étais pas déjà suivi par la Gestapo.

J'arrivai dans le Gers et j'appris rapidement que, miraculeusement, je n'étais pas personnellement recherché à ce moment-là ; je pris alors la décision de continuer mon travail.

Le Patron vint me trouver, après un voyage aller et retour de 80 kilomètres à bicyclette, pour me dire avec son accent inimitable : "Retournez à Marmande, c'est un bordel !"

J'ai divisé mon travail de la façon suivante : ma clientèle Gers, Landes et Sud du Lot-et-Garonne passait entre les mains de Christophe, jeune Juif allemand qui travaillait pour moi et me rendait compte à intervalles réguliers de son travail ; je me suis appliqué à organiser complètement les noyaux de résistance dans le Marmandais, avec Cambon, et dans le Bergeracois, avec Bergeret, qui était lui aussi dans la clandestinité.

En outre, je m'occupais, à la suite d'une pression sentimentale de Michèle Bossoutrot,* de la Section d'Alexis Maratuesch, à Touzac, Soturac et Puy-l'Evêque (Lot) ; je maintenais le contact avec un noyau à Salles au Nord de Monflanquin, dirigé par Deldon (Epicier-Tabac) qui se révéla par la suite remarquable et cela jusqu'au bout. Il fut par mes soins très armé.

.../

* Michèle Bossoutrot avait, chez elle, mon cousin Doddy, Georges Halphen et parfois sa mère, ma grande tante.

Je prenais encore le train, j'évitais de descendre à Agen, mais ceci ne m'empêchait pas de commencer mes grandes randonnées à bicyclette.

Jusqu'en novembre 1943, je me suis occupé du Marmandais qui a été particulièrement favorisé en envois d'armes.

En septembre, j'avais abandonné à Théodore, frère de Christophe, les Secteurs Sud à la suite de l'arrestation de ce dernier et j'ai repassé cette région directement sous le contrôle du Patron ; ceci à une époque où je ne pouvais plus traverser sans courir des dangers trop grands, les ponts de la Garonne.

A Bergerac, la situation dans le début a été confuse : arrestation des Chefs du mouvement, attitude équivoque de certains autres, tel Duchamp que je n'avais pas pu faire abattre par suite de la pression de Bergeret et que j'avais cependant fait enlever et emprisonner dans les bois. Certains de mes adversaires le firent évader, ce qui créait un très grand danger pour le mouvement et pour moi-même ; il n'y eut, heureusement pas de suites fâcheuses.

Ce personnage, ainsi que le Colonel Veni, ont été de farouches adversaires. J'étais soutenu par les membres mêmes de la Résistance aux échelons inférieurs, qui estimaient que je les protégeais mieux que Bergeret.

J'ai vécu constamment avec Bergeret et sa femme. Il m'avait donné sa parole, et c'était son intérêt, de suivre mes instructions, alors qu'il restait selon mes principes Chef apparent du Mouvement de Résistance de l'Arrondissement et était délégué à cet effet par "Combat". C'est un homme relativement loyal, influençable, mais intègre, ce qui n'était pas si fréquent parmi ceux qui jouaient un rôle dans la Résistance de cette région.

.../

Le 19 août 1943 fut une journée remplie : je suis parti le matin en moto, habillé en Adjudant de la Garde Mobile, pour les Landes. A la suite d'un accident survenu à un avion qui était venu parachuter des armes, je voulais me rendre compte sur place de la situation.

Je me suis trouvé l'après-midi à Marmande chez Cambon, avec lui-même, sa femme, Christophe et quelques autres, lorsque la Gestapo a pénétré dans leur maison.

Grâce à l'entretien de ces Allemands avec Madame Cambon, intelligente, courageuse et gentille physiquement, qui a su les retenir quelques instants, je suis passé à côté d'eux dans le salon Cambon ; ils m'ont seulement demandé si j'étais Monsieur Cambon et j'ai pu ensuite, après avoir dit un mot à mon hôte et à Christophe qui se trouvaient dans la cuisine, sortir tranquillement, si j'ose dire, de la maison.

Je marchais comme dans un rêve ; je me suis retourné, j'ai vu Christophe sur le trottoir. J'étais persuadé qu'il était sauvé, alors qu'en réalité, sous la menace, il est retourné dans la maison et a été déporté par la suite.

Dans ces cas-là, j'estime qu'il ne faut pas prendre d'initiative nouvelle et qu'il est préférable de suivre son idée première qui, pour moi, était d'acheter quelques timbres au Bureau de Postes et ensuite prendre un train pour Montauban où je devais, en effet, aller passer deux jours de repos chez Raymond Leven.

J'ai pris certaines précautions à la Gare, prêt à bondir par la gare des marchandises et, aucun danger ne paraissant en vue, je suis monté tranquillement dans l'express.

Je n'ai pas été jusqu'à Montauban ; je voulais rester en contact avec mes amis et je suis descendu à Tonneins, à

.../

15 km plus loin, chez le Vétérinaire Teyssier, où j'appris le lendemain que Cambon s'était échappé par la fenêtre alors que je sortais par la porte. J'ai passé une nuit où je me sentais devenir un peu fou.

Je sus par la suite que, quelques instants après mon départ, un des Gestapo était sorti revolver au poing pour m'abattre. Il est évident que l'envoi de la lettre à Antoinette et l'achat des timbres m'avaient sauvé ; il ne pensait pas que je faisais la queue au Bureau de Postes.

De plus, un camion de vin se trouvait devant la porte de Cambon, ce qui m'avait camouflé des Allemands qui étaient dans une Citroën, chargés de la surveillance de cette maison.

Entre-temps, ils avaient trouvé dans la maison une photo d'Antoinette, ce qui avait confirmé leurs soupçons sur moi. Ils se sont écriés alors : "C'est bien lui !" Ils ont dit à Madame Cambon que j'étais un personnage dangereux, capitaliste, Juif international et possédant une fortune astronomique, que j'étais propriétaire de la Shell, ainsi que des Chemins de Fer Français... Je reconnaissais là des renseignements erronés donnés par un ancien valet de pied des Edouard de Rothschild, qu'Antoinette avait eu la faiblesse de garder pendant six semaines et qui, indéniablement, avait travaillé pendant quinze ans chez les Rothschild pour le compte de la Gestapo et plus spécialement, après son départ, de chez moi, pour le compte de la Gestapo d'Agen.

Ils lui ont dit aussi que ma tête serait mise à prix pour 500 000 francs (cette somme fut portée plus tard à un million), et que je serais abattu à vue.

Le 20 août, et ensuite à plusieurs reprises, la Gestapo a rendu quelques visites au Barsalous ; la maison fut pillée et ces Messieurs ont dit au personnel que j'avais été

plus malin qu'eux à Marmande, mais que dans l'avenir, grâce à ma photo qu'ils tiraient à de nombreux exemplaires, mon compte serait bon.

Le 15 septembre à Auch , le Patron me fit à nouveau des propositions de départ. Je lui dis que je préférais rester encore quelques semaines pour continuer l'organisation du Marmandais et du Bergeracois.

On nous annonça, pour le 1er et le 15 octobre 1943, des alertes de débarquement possible ; elles créaient toujours beaucoup de nervosité, de fatigue, et de déception une fois passées. Il y en eut une autre en janvier.

J'ai été voir le Patron fin octobre à Condom (Gers). Il me fit encore une proposition "malhonnête" de départ. Cette fois, j'étais décidé à en profiter, mais je le sentis très seul et il ne paraissait pas avoir vraiment envie de se séparer de moi. Je lui dis : "D'accord, je resterai avec vous jusqu'au bout".

Je lui demandai toutefois de prendre sous son contrôle direct Cambon qui, homme véreux, devenait très difficile à manier. Il avait vu le Patron à plusieurs reprises quand ce dernier était venu me voir à Marmande ; il croyait que mon autorité faiblissait et, s'estimant bien armé, avait tiré le maximum de moi.

Cambon a agi d'une façon assez répugnante à mon égard et, après avoir cherché à diriger le mouvement de la Résistance du Lot-et-Garonne, il s'est fait abattre par la Gestapo à Agen, en mars 1944. Je peux aussi dire que le Mouvement à Marmande est tombé par la suite à bien peu de chose et les armes ont été prises par les Allemands.

Ce personnage était devenu impossible et dangereusement ambitieux. "Les paroles de regret" du Patron me firent comprendre, plus tard, qu'il avait la même opinion que moi-même sur Cambon.

.../

A partir du 7 novembre 1943, je me suis occupé uniquement de la Dordogne Sud qui comprenait le Bergeracois et Villerréal en Lot-et-Garonne. J'ai englobé dans le cadre de l'A.S. de Bergerac les groupements Alexis Maratuesch du Lot (créés par Bossoutrot, alors interné) et Deldon, à Salles. Plus tard, j'ai rattaché à cette région, en plein accord avec Gisèle, Chef de l'A.S. de Dordogne, un peu avant l'Action, le Sarladais et Mussidan.

J'ai dû parcourir dans ces diverses régions, environ 25 000 kilomètres à bicyclette, et si j'ai laissé le Sarladais un peu de côté, j'ai préparé le Bergeracois le plus minutieusement possible.

Le 31 décembre 1943, je recevais l'ordre de faire sauter les locomotives se trouvant dans les dépôts de mon district ; le résultat fut parfait : 27 locomotives sur une trentaine sautèrent entre 2 heures et 4 heures du matin, le 1er janvier, à Eymet, Bergerac et Le Buisson. De tout le circuit du Patron, c'est son district Nord qui a le mieux fonctionné.

J'ai pu féliciter, de la part de Londres, les admirables Bertrand Alessandri (16 ans), Loiseau qui est mort en juillet, et Gardey, maçon communiste au Buisson.

En février, un terrain : "La prudence est recommandée" a été servi en armes une dizaine de fois en quinze jours ; je m'en suis occupé personnellement. Il n'y eut aucun incident grave dans le transport effectué par Paul, bien que son camion devait parcourir chaque fois 15 à 20 km, pour déposer les armes dans les "caches".

J'habitais chez les Gabriel Duroux, Cultivateur, dont la propriété se trouvait à 800 mètres du terrain de parachutage. Je me souviendrai toujours de Madame Duroux, menue, assez délicate de santé qui, chaque fois, restait près de moi avec sa mitraillette pendant que j'émettais le signal indicatif de l'avion Halifax, de passage.

.../

Cette région a été bien armée ; nous avons reçu 36 parachutages au total et, au jour de l'Action, nous avons pu fournir des armes à 2 500 hommes environ.

Je n'entre pas dans le détail, mais je ne veux pas oublier les Duroux, Paul à Villereal, mon garde du corps Paul, et Loiseau, la famille du Maire Martinet, le Chef de Gare Lafont à Mouleydier, les Belges Antoine chez qui j'allais si souvent, et enfin la famille Alessandri à Eymet : la mère, le père -qui a failli être fusillé à Limoges- les deux fils (Bertrand devint par la suite Chef de Section de sa région). Les Antoine (leur nom était Caucheteur) et les Alessandri sont mes amis, je les reverrai toujours. C'est chez eux que j'ai plus spécialement préparé toute l'insurrection de la Dordogne Sud. C'est là aussi que je recevais les ordres du Patron, par l'intermédiaire de Colette ou de Maguy.

Maguy, fille d'un Carrossier Belge d'Agen, fut admirable de courage et nos longues conversations me réconfortaient. Elle vivait dans l'ambiance du Grand Chef ; moi-même j'étais isolé et je prenais mes décisions seul, ce qui fut particulièrement éprouvant.

J'ajoute que toutes ces personnes, couraient le danger de mort en me logeant.

Chez eux et chez beaucoup d'autres, j'arrivais le plus discrètement possible, quelquefois la nuit en tapant des "V" (en morse) sur les volets. Nous étions tous prêts à donner notre vie les uns pour les autres et j'ai connu là évidemment une solidarité et une hospitalité des plus belles.

Il y aurait aussi à raconter de nombreux incidents de transport et de camouflage d'armes, de complications de toutes sortes. Il y en eut d'assez graves, tels que les vols d'armes où j'ai suivi une fausse piste qui me conduisait à un soi-disant complot P. P. F. (Parti Populaire Français Communiste).

J'ai su par la suite, une fois mon travail terminé, en juillet, que les deux parachutages en question avaient été volés par le M. O. I. (Mouvement Ouvrier Ibérique). qui était anarchiste.

* *
*

L ' A C T I O N

* *
*

Le Patron m'avait donné les consignes suivantes :
à certaines époques qu'il m'indiquait, écouter, tout spécialement le 1er et le 15 du mois, les messages "A" et "B" qui étaient particuliers à chaque circuit anglais :

"A" représentait les messages d'alertes ;
"B" représentait l'action qui était à déclencher
48 heures après l'émission des "B".

Les différentes catégories d'actions étaient :

- l'action générale,
- le sabotage des voies ferrées,
- les coupures des lignes téléphoniques,
- et la préparation de grands terrains destinés à recevoir des parachutistes, des planeurs et le matériel allié.

Il fallait, en effet, organiser les équipes de sabotages de la S.N.C.F. dans les gares et à certains endroits particulièrement propices à l'embouteillage des voies, préparer les coupures des voies ferrées afin de provoquer le déraillement des trains et, par ailleurs, préparer des équipes -qui, dans mon cas, étaient des employés des P.T.T.- organiser les coupures et les divers sabotages à effectuer sur les lignes téléphoniques, sans toucher aux Centrales.

Il fallait aussi prévoir le maintien de ces coupures, en "A", distribuer les armes, faire une instruction rapide, passer les consignes, enfin donner les derniers ordres aux responsables des différents villages, en vue de couper les routes

.../

abattre les arbres, faire sauter les ponts, placer des mines sur les routes, créer en un mot l'insécurité absolue pour l'ennemi.

Cette action était destinée d'une part à retarder les concentrations de troupes et, d'autre part, à créer un état de panique chez l'adversaire.

Tout ceci, en principe, devait accompagner un débarquement et être réalisé sur tout le territoire français.

Le G. Q. G. interallié avait demandé qu'on lui prépare des terrains susceptibles de recevoir, 48 heures après, un message "B" concernant ces terrains, des centaines ou des milliers de parachutistes, de grosses quantités d'armes et de munitions pour les hommes de la Résistance et enfin des planeurs transportant hommes et matériel.

De plus, je devais personnellement me trouver sur un de ces terrains et, dès l'arrivée de ces troupes, remettre la région entre les mains (si j'ose dire) de l'Officier allié responsable.

J'avais demandé pour cette région : Dordogne Sud, deux terrains, un au Nord de la rivière Dordogne au-dessus de Mouleydier, près de Bergerac, et l'autre près de Beaumont-du-Périgord, à Bourniquel.

Il fallait, en "B" terrains, organiser le nettoyage de ces terrains, abattre des arbres, des haies, égaliser plus ou moins le sol et pour ce, prévoir des équipes importantes car le travail devait être effectué la nuit pour éviter de donner l'alerte aux avions ennemis.

.../

Nous devions défendre ces terrains coûte que coûte et j'avais organisé avec Bergeret qui prenait le commandement du Camp Nord, alors que moi-même je prenais le commandement du Camp Sud, une défense et des embuscades dans un rayon de 50 km autour de ces deux terrains.

Je groupais autour de mon terrain de nombreuses sections, je prenais sous mon contrôle direct les 3/4 du secteur car il fallait, à tout moment, en période d'action, que les Chefs de Sections des différents cantons et villages soient en liaison avec un de ces deux terrains d'où, en plus, ils recevraient des armes et des munitions supplémentaires.

J'avais remarqué que Bergeret, pour des raisons d'ambition personnelle, cherchait à créer l'insurrection dans la ville même de Bergerac, sous prétexte que, tenir Bergerac, c'était défendre le Camp Nord.

En outre, je l'ai laissé placer des affiches de proclamation de la 4e République, signées par lui.

Je pensais que les Alliés prendraient si rapidement le commandement que ces petites manifestations compréhensibles de sa part ne nuiraient en rien, mais je le mis en garde contre certains éléments militaires de carrière qui cherchaient à graviter autour de lui.

Je reçus aussi l'ordre de rendre la route 133, qui passait par Eymet et Bergerac, complètement inutilisable ; c'était la voie Pyrénées - Limoges - la Loire.

J'avais quelques soucis concernant Bergerac, je craignais -et mes craintes se sont réalisées- que Julien, Chef du Parti Communiste de Bergerac, que nous avions armé, suive d'autres consignes que celles qui lui seraient transmises par Bergeret.

.../

En effet, au moment de l'Action, les Communistes se sont abstenus d'agir et même d'attaquer la prison remplie de leurs, prétendant qu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre de leur parti, alors qu'ils avaient toujours promis de suivre mes instructions. L'abstention des 120 Communistes fit qu'il n'y eut aucune insurrection à Bergerac.

J'ai su par la suite que, dans les dernières heures, la situation fut confuse et que les ambitions personnelles de Bergeret et de la clique militaire autour de lui étaient trop apparentes.

En fin de compte, je fus très heureux de cette inaction car, du fait que les Alliés se sont eux aussi abstenus, Bergerac aurait pu être rasée et sa population massacrée.

Le 1er juin, au cours d'un déjeuner chez Faltot, boucher à Fumel, en compagnie de Maguy et de Claude, nous avons entendu à 1 H 30 des messages "A", y compris ceux des terrains. Nous avons tous pâli et, jusqu'au 5 juin, c'est-à-dire jusqu'à l'émission des "B", je fis faire les derniers préparatifs et je dois dire dans le plus grand calme car nous avions tout prévu dans le plus petit détail.

Le 5 juin, au Buisson, Lecamp arrive à 9 heures du soir, tombe dans mes bras et m'annonce les "B" avec toutefois une répétition du message "A" terrains. En ce qui concernait les terrains, je comprenais que l'Action était un peu retardée, mais que tous les préparatifs devaient être exécutés.

Je suis parti à bicyclette immédiatement chez l'Institutrice à Naussannes, près de Bourniquel, où j'avais donné rendez-vous à ceux qui étaient chargés de s'occuper du Camp Sud.

.../

De plus, j'avais rencontré au mois de mai, chez Doddy et Michèle Halphen, mon ancien camarade d'enfance Jean Ullmo et, me rendant compte de l'intérêt qu'il portait à toutes les histoires de la Résistance, je lui avais proposé, si cela l'intéressait, de me rejoindre au moment de l'Action. Comme convenu, lui aussi était au rendez-vous de Naussannes.

Le 7 juin, comme prévu, la région toute entière s'est soulevée à 21 heures.

Bertrand Alessandri a bloqué la route 133, entre Miramont-de-Guyenne et la proximité de Bergerac. Il avait, à sa disposition des wagons-lits en dépôt dans une petite gare ; il utilisa un certain nombre de ces wagons qu'il conduisit sur les passages à niveau de sa région et les fit sauter sur la traversée des routes. Bien entendu, il fit sauter tous les ponts dont nous avions prévu la destruction. Cette région devint tellement impraticable pour l'ennemi, que nous l'avions baptisée "la Petite Suisse".

Les équipes S.N.C.F. ont parfaitement fonctionné, ainsi que celles des P.T.T. Le Groupe Loiseau, avec les F.T.P., Francs Tireurs et Partisans * fit sauter de son côté un petit pont et les voies du Bordeaux-Genève, à Mussidan.

Pendant cette période d'action, je dus faire couper à nouveau les lignes téléphoniques ; quant aux voies ferrées, sauf le B.G. (Bordeaux-Genève) qui se trouvait aux limites extrêmes de mon secteur, aucun train ne put circuler jusqu'à la Libération.

A noter qu'en ce qui concerne les P.T.T., Bergeret et moi-même avons fait rétablir rapidement les lignes téléphoniques à l'intérieur de notre district, c'est-à-dire de canton à canton. Cette mesure nous a permis de nous tenir constamment au courant des mouvements des colonnes allemandes grâce à l'intelligence,

.../

* Communistes.

au dévouement et au courage des employées du téléphone et nous avons naturellement, par ce canal, pu facilement transmettre les ordres aux différentes sections et tenir le moral.

Dans un enthousiasme très grand, la région entière s'est mise en état de guerre. Les ponts sautés, les routes barrées par des troncs d'arbres, charrettes, etc... celles-ci également minées aux endroits que j'avais indiqués bien des mois auparavant. Les hommes étaient en position de guérilla, d'autres patrouillaient les routes et rendaient tout trafic civil impossible, exigeant les papiers des passants. La population exagéra le nombre des barrages ; Jean et moi-même nous eûmes du mal pour en faire supprimer.

Sur les terrains Nord et Sud, tout se déclencha comme prévu : garde du terrain, équipes prêtes au déblayage, agents de liaison, services sanitaires, etc...

Au bout de 4 jours, et compte tenu de la proximité de Bergerac, le terrain Nord commandé par Bergeret devint particulièrement dangereux à tenir. Il dut l'abandonner. En effet, il y avait 5 ou 600 Allemands à Bergerac, avec leur matériel d'artillerie, leurs blindés, etc...

Dans le Nord du Secteur, un Groupe important restait homogène et a joué un rôle primordial : "le Groupe Regain". Grâce à lui, l'ennemi éprouva des difficultés pour renforcer la garnison de Bergerac. A maintes reprises, les poussées allemandes Périgueux - Bergerac furent rendues quasiment insignifiantes. Il y eut plusieurs accrochages dès le début et notamment à La Ribeyrie. Regain, à lui tout seul, a maintenu le Nord du Secteur. Je n'ai pas eu de contact direct avec lui pendant l'Action, mais je savais qu'il tenait sa région et qu'il était, sans le vouloir mais simplement de par sa qualité, resté éloigné des basses intrigues et de la lâcheté.

.../

A part cela, il se produisit une pression, si je puis dire politique, car Bergeret abandonné à lui-même subit l'influence des "Cagouleurs", officiers de carrière, pour la plupart anciens Pétainistes, qui couraient après le galon et qui, bien entendu, étaient opposés à l'Agent dit "de l'étranger" : Edgar.

Il y eut un grand désordre au Nord ; ces messieurs se partageaient, sur le papier, des commandements imaginaires. Ils créèrent les 1er, 2e, 3e et 4e Bureaux et, vu la défaillance de Bergerac que j'ai déjà signalée et la précaution que j'avais prise de grouper autour du Camp Sud que je commandais personnellement, la plus grande partie des sections, les dégâts ne furent pas très grands, mais tout ceci créa cependant une certaine confusion.

Je me trouvais déjà en butte, à ce moment-là, à des propos plus ou moins diffamants de ces messieurs. Il y avait, en plus, à l'époque, un nouveau Préfet de la Dordogne, un Chef Départemental de F.F.I., un nommé Martial, franc-maçon, ambitieux et foncièrement malhonnête.

Très rapidement, les "Résistants" n'eurent aucune confiance en cette clique et venaient demander leurs ordres au Camp Sud. Tout ceci était incompréhensible car, avec Bergeret, nous avions toujours cherché, sans faire de politique active, à maintenir l'atmosphère de gauche qui représentait l'opinion courante et moyenne de notre clientèle.

En résumé, il y eut débandade dans le Nord, avec un Etat-Major ayant perdu la tête, se gonflant d'importance, circulant dans des Citroën, avec des "esclaves" armés de mitraillettes sur les ailes et tout un appareil ridicule.

En ce qui concerne le Camp Sud, Jean Ullmo rendit de grands services grâce à ses qualités propres et à celles de

.../

son grade dans la Réserve ; il s'occupa plus particulièrement de la partie stratégique des opérations.

J'eus autour de moi des gens magnifiques, tels que Dufour, alias Thomas, qui avait quitté le Lot-et-Garonne pour rester avec moi. Il se promenait avec de grosses quantités de plastique et, seul, faisait sauter les ponts, arbres, rochers, obstruant ainsi le mieux possible les routes.

Au bout de 3 jours, les différentes Sections depuis Sarlat, Le Bugue, Les Eyzies, Le Buisson, Belvès, Villefranche-du-Périgord, Montpazier, Villereal, Issigeac, Eymet, vinrent prendre les ordres et demandèrent des armes ainsi que le plan allié me l'avait fait prévoir. Certaines sections éloignées envoyèrent des camionnettes pour se ravitailler en armes.

Par ailleurs, j'ai laissé sauter le pays tout entier, étant assuré de l'aide rapide alliée et me référant aussi aux messages "B" : action générale, guérillas, etc...

Les affiches que j'avais laisser poser, signées par Bergeret, poussaient aussi à l'insurrection.

Au bout de 4 ou 5 jours, je me suis rendu compte que nous n'aurions plus d'appui allié et que la situation deviendrait tragique. Je dus renvoyer ces différentes camionnettes à leurs points de départ et j'étais constamment réveillé la nuit par des gens complètement affolés.

J'ai été alors voir mes "amis" des Etats-Majors du Nord, installés dans un somptueux château, mais ces gens étaient méfiants à mon égard, prétendaient que j'avais usurpé mes droits -toutefois, ils ne l'exprimaient pas devant moi, car ils me craignaient- Il est vrai qu'à cette époque, je pouvais faire abattre tout ennemi par mes fidèles et ils le savaient.

.../



J'ai cherché à empêcher ces gens de disparaître purement et simplement en Corrèze ou dans le Lot comme ils voulaient le faire et, tout en étant d'accord quant à l'évacuation des villages par la Résistance, j'estimais que nous ne devions pas agir trop vite car cela créerait un état de panique indescriptible si les villageois étaient abandonnés par leurs camarades et parents qui étaient dans les rangs de la Résistance. Ces derniers ne voulaient pas non plus abandonner leurs villages et leurs fermes à l'ennemi. Il fallait donc attendre le moment psychologique favorable pour le repli dans les bois, de toutes les sections.

J'eus rapidement des échos des différentes régions aux alentours et j'appris que Beck, responsable d'une partie du Lot-et-Garonne -qui est devenu par la suite Colonel des F.F.I.- politique ambitieux ayant des visées pour l'avenir avant tout, bien que armé par mon Patron et ayant reçu les mêmes ordres que moi, avait refusé de déclencher les guérillas sous prétexte qu'il ne recevait pas d'ordres d'une puissance étrangère. Ceci ne l'avait pas empêché de recevoir, au préalable, les armes et l'argent de cette maudite puissance !

De plus, ce personnage, un peu inquiet de mon attitude, chercha à faire une rapide campagne contre moi au Sud de mon district. Le résultat pratique auprès des hommes fut : "S'il vous emm.... trop, on pourrait l'attirer dans un guet-apens et l'abattre". Bien entendu, je n'ai pas donné suite à cette proposition.

Ce personnage, comme beaucoup d'autres, à ce moment, m'accusait d'être un mercenaire à la solde d'une puissance étrangère et de détruire les routes françaises pour permettre à la Cité de Londres, ainsi qu'à l'or juif que j'étais probablement censé représenter, de reconstruire toutes ces démolitions après guerre.

.../

Cet individu, après la Libération, devint dictateur dans le Lot-et-Garonne et Président du Comité de Libération d'Agen.

La Gironde ne se souleva pas et, en fin de compte, mon district qui formait un îlot, se rattacha progressivement à la Dordogne Nord où les fidèles de Gisèle et les maquis F.T.P. commençaient aussi à se mettre en mouvement. Cette zone du département pouvait représenter une solution de continuité entre la Dordogne Sud et la Corrèze qui a magnifiquement travaillé.

Beck me faisait dire aussi que le Patron, qui se trouvait dans le Gers, était mécontent de moi et que je n'avais rien compris aux ordres qui m'avaient été donnés. Inutile de dire que j'ai traversé moralement une période à peine descriptible où je sentais que le Pays allait un jour ou l'autre se mutiner, que les Alliés n'avaient pas tenu leurs engagements, que les divers groupements politiques commençaient à se montrer et à lutter contre mon action, les chefs se préparant des places dans la Résistance et, enfin, le Patron qu'on disait être contre moi.

Malgré cela, j'eus de grandes consolations grâce à Durandal, Capitaine Méhariste qui, avec des moyens très faibles dans la région de Nérac (Lot-et-Garonne) avait suivi à la lettre les ordres comme moi-même. Il était venu me voir pour se rendre compte sur place de l'aspect du soulèvement dans mon district.

De plus, Maguy, au péril de sa vie et brisée de fatigue est arrivée pour me dire que j'étais dans le vrai et que ceux qui, comme Beck, n'avaient pas fait leur devoir, seraient fusillés. Elle me dit aussi que Hilaire qui commandait le Gers, avait déclenché une action analogue à la mienne.

.../

Le but de l'Action a été pleinement atteint : stupeur de l'ennemi qui, dans les tout premiers jours, s'est littéralement enfermé dans Bergerac. Vers le sixième jour, il y eut quelques tentatives d'attaques à Mouleydier, qui ont été repoussées avec succès.

Les Allemands ont tout d'abord cherché à renforcer leur garnison à Bergerac et ensuite, grâce à 2 ou 3 000 hommes avec leur matériel, ils ont essayé de dégager l'axe Castillon-en-Gironde - Périgueux - Bergerac - Sarlat - Gourdon dans le Lot, où ils retrouvaient la route et la voie ferrée Toulouse - Montauban - Cahors - Limoges - Paris.

La première phase fut une poussée par la plaine de Sainte-Foy-la-Grande où l'ennemi fut retardé grâce aux destructions faites par le Groupe Loiseau Mauricet et par leur action héroïque la destruction de 9 tanks avec des gammons (grenades anti-chars) d'autos-mitrailleuses et de camions.

Les pertes ennemies furent assez élevées ; le Groupe Loiseau perdit aussi du monde et se trouva, près de 2 ou 3 jours sans munitions. Ce groupe dut se retirer au travers des bois, vers le Sarladais. Loiseau, de par la défaillance des Etats-Majors Bergeret, est venu se joindre avec une partie de ses forces à celles du Camp Sud.

La deuxième phase des opérations allemandes fut ouverte par une attaque importante contre Mouleydier. J'avais, la veille, cherché à convaincre les responsables dans ce secteur de se retirer dès qu'ils se seraient rendu compte de la supériorité ennemie car, sauf une petite présence sur la rive gauche de la Dordogne près de Mouleydier, ceux qui étaient là n'étaient nullement de notre organisation.

.../

J'ai donné l'ordre au Colonel Druille de faire poser aux alentours des pièges de plastique sur les routes.

Cette journée fut un véritable désastre : une vingtaine des nôtres furent tués ou achevés. Les Allemands déversèrent de toutes parts avec des moyens extrêmement puissants. Les responsables des mises à feu, des pièges, prirent la fuite. Il y eut des actes d'héroïsme aussi bien que de lâcheté ; il se produisit en tout cas une très grande confusion.

Les Allemands mirent le feu à Mouleydier et le soir assassinèrent les prisonniers. A chaque sortie, les Allemands retournaient à Bergerac le soir vers 7 heures.

Cette affaire de Mouleydier eut de grandes répercussions. Les habitants des autres villages et une grande partie même de ceux de la Résistance furent pris de panique car, à cette époque, l'aviation allemande, en plus, jetait des tracts menaçants et j'ai profité, vers le 25 juin, de cette atmosphère pour constituer des maquis dans les bois, tout en maintenant l'état de guérilla.

Certains Maires se promenaient avec des drapeaux blancs, les paysans retiraient les arbres que je faisais placer sur les routes afin de les obstruer. J'eus de nombreux rendez-vous dans les bois et à la suite de désertions, abandons et vols d'armes, j'indiquais que, tout en ayant la possibilité de faire passer certains en Conseil de Guerre du fait de leur attitude, j'étais disposé à répartir les gens en 3 catégories dont une rentrerait chez elle faire la moisson, etc... l'autre se cacherait dans les bois avec une mitraillette (par groupes de 12 hommes), et enfin la dernière se composerait de combattants véritables, armés en corps francs.

Après chacun de ces laïus, je donnais 20 minutes pour la réflexion et après avoir transmis des ordres en ce qui

.../

concernait le ravitaillement de la population civile, des groupements non combattants et des combattants, je donnais des instructions précises aux véritables partisans auxquels je remettai toutes les armes enlevées aux défaillants. Ceci avait pour but d'augmenter la puissance de feu d'un petit nombre de résolus.

Toutefois, cela se passait dans une atmosphère de mutinerie et de révolution, mais fort heureusement, je suis arrivé à y apporter un certain apaisement. Les villages reprirent leur aspect normal et, en somme, sauf l'affaire de Mouleydier, il n'y eut plus d'incidents aussi regrettables.

Les Allemands firent de nombreuses sorties, le 26 juin, dans le Sarladais, le 28 juin autour de Beaumont et Bourniquel. Il y en eut d'autres, de moindre importance, dans la première quinzaine de juillet.

Notre système de défense était devenu très simple. Bien entendu, nous avions dû évacuer, vers le 25 juin, Bourniquel qui était sur le point d'être attaqué. Les hommes ont été répartis dans les bois de leurs régions respectives (Montpazier, Villereal, Issigeac, etc...). Je commandais la région en m'installant à Saint-Avit-Senieur avec Jean Ullmo, entouré de Paul et de Thomas et surtout de Jeannette, la postière, grâce à qui nous maintenions la liaison téléphonique avec les différentes Sections.

Pendant toute cette époque, j'estime que les Allemands ont dû perdre 500 hommes, 9 tanks, 7 autos-mitrailleuses et au moins une dizaine de camions.

Avec la journée de Sarlat, les pertes de notre côté se sont montées à environ 200. Il y eut des actes peu brillants, vols, viols, pillages, souvent effectués dans des conditions particulièrement lamentables. Il fallait sans cesse maintenir le contact avec tous pour tenir le pays.

.../

Je dois, dans l'ordre chronologique, revenir en arrière.

Dans chaque District, Alger envoya le 6 ou 7 juin, une ou deux équipes de trois hommes : un Officier américain, un Officier français et un radio américain avec son matériel, du Corps des Parachutistes.

En ce qui concernait mon District, je fis préparer la réception d'une équipe de ce genre, sur un terrain près de Sarlat. Les Capitaines Austin et Comte, le Radio Berlin sont tombés du ciel le 7 juin, avec des explosifs et un peu d'armes. La mission générale de ces groupes était de conseiller en quelque sorte les Chefs de la Résistance et de constituer quelques équipes pour effectuer des sabotages spéciaux.

Cette équipe-là avait pour mission de s'occuper de sabotages sur la voie ferrée Montauban - Gourdon et sur la route Cahors - Souillac ; avec un complément d'armes et d'explosifs, une cinquantaine d'hommes du Sarladais furent mis à leur disposition. J'ai donné des ordres en conséquence à Alberte, Chef du Sarladais, car il m'était impossible de quitter le lieu de mon commandement. Nous avons tous eu un moment d'espoir en voyant les uniformes de ces Officiers alliés, mais hélas ! ils ne furent suivis d'aucune troupe.

Mes relations avec Austin et Comte furent excellentes. Austin fit, par radio, un très bon rapport à Alger sur la situation de la Dordogne Sud et sur sa satisfaction de trouver immédiatement des hommes capables de l'aider dans ces sabotages.

Je lui fis faire des appels S. O. S. à Alger pour des armes, mais il y avait une telle confusion entre Alger et Londres qu'il fut impossible d'éclaircir la situation.

.../

J'aurais voulu aussi que ces Officiers prissent, apparemment le commandement de ma région car cela m'aurait donné plus de force vis-à-vis des intrigants.

Pendant ce temps-là, Nestor, Chef anglais d'un circuit qui, en principe, chevauchait sur mon district et qui personnellement était entièrement influencé par Martial, Malraux et autre, fit faire des reproches à Austin par Londres et par Alger.

Le résultat fut qu'Austin, tout en me donnant la chaleur de son amitié, ne put m'être d'aucune utilité.

Je reviendrai plus tard sur mes rapports avec Austin et Comté.

Jean Ullmo est reparti vers le 5 juillet chez Doddy. La situation reprenait un caractère de clandestinité. Nous avons continué à nuire à l'ennemi en nous camouflant le plus possible. Ce dernier ne circulait qu'en colonnes.

Roquejoffre fit sauter 2 autos-mitrailleuses et un camion près de Bourniquel. Il y eut des actions admirables, telle que l'explosion de la réserve d'essence (46 000 litres) sur le terrain d'aviation même de Bergerac. Neuf des nôtres firent le travail sans dommage. Il aurait été possible, dans Bergerac même de saboter un certain nombre d'engins blindés, mais je n'ai pas donné mon accord car cela aurait créé des représailles graves.

Vers le 5 juillet, à la suite d'un mot qui me fut apporté par Ethel^{*}, me disant que le Patron dépendait du Général Koenig, j'ai cru bon de me rendre à l'invitation de Malraux, Chef des F.F.I. de toute la région, pour éclaircir la situation.

Je me rendais compte, que sans parachutages et la période de véritable action étant passée, je ne pourrais pas, indéfiniment tenir tête aux intrigants.

.../

* Ethel était périgourdine et non anglaise malgré le prénom.

Près du Bugue, il y eut une réunion qui groupait Malraux, Martial, Bergeret, quelques Officiers et Nestor -qui fit une apparition-

Le but caché était de me prouver que j'usurpais mes pouvoirs en tant qu'Agent de l'étranger. Bergeret qui avait le titre de Chef d'un mouvement puissant, était gêné dans les entournures ; la soit-disant "Hypothèque de l'I.S." qu'on lui jetait à la tête pouvait nuire à son avenir. Mon compagnon est un petit personnage.

Martial avait orchestré toute l'affaire et, ainsi que je l'ai dit plus haut, avait mis Nestor, Agent britannique, dans son jeu. Nestor me prit à part pour me dire qu'il avait reçu un message de Londres, disant que je devais quitter la région pour le laisser libre de toute action. Ceci, d'ailleurs, était le plus pur mensonge, car Hilaire, mon Patron, en aurait été averti ce qui ne fut pas le cas.

Tout le monde était gêné, mais je dois dire qu'à l'avance, je les prévins que j'abandonnais tout commandement direct et que je serais remplacé par mon ami Lecamp. Du fait de la déconfiture des Etats-Majors Bergeret, je maintenais ainsi le contrôle sur mon district.

Je dis à Nestor que j'étais parfaitement discipliné, que si mon Chef m'en donnait l'ordre, je me retirerais définitivement de la région mais que, sans cet ordre, je m'accrocherais comme par le passé. Je m'arrangeais aussi, dans cette conversation, à faire mousser Bergeret pour que, plus tard, tout le mouvement dit "Bergeret" ne croule pas et reçoive éventuellement d'autres armes qui viendraient du circuit Nestor ; ceci au cas où je quitterais la région.

J'ai renvoyé immédiatement Ethel auprès du Patron qui se trouvait à 220 km, dans le Sud du Gers, pour lui dire que je demandais des pouvoirs très étendus de Londres et d'Alger pour mettre tous ces "swines" politiques au pas, sinon qu'il me rende toute liberté ou qu'il me rappelle auprès de lui. Si je n'obtenais pas ces pouvoirs, je ne pourrais plus servir efficacement ; il était même possible que je sois abattu purement et simplement par ces gens. Il paraît que Martial, à ce moment-là, menaçait au nom des F.F.I. de me faire emprisonner. Il n'aurait certainement pas réalisé son désir.

Thomas, aux environs de Villefranche-du-Périgord, fut arrêté par 50 F.T.P. qui s'apprêtaient à le tuer. Sa connaissance du patois l'a sauvé. Il avait été pris pour l'Anglais Edgar qui, d'accord avec l'Angleterre contre la Russie, avait trahi au bénéfice des Allemands.

J'ai reçu enfin notre premier parachutage de la période d'Action. Il eut lieu sur le terrain de Razac, à la limite du Lot-et-Garonne. Le message : "Les poireaux sont verts deux fois" a passé et deux avions, à 20 minutes d'intervalle, nous fournirent assez abondamment en matériel. Ce furent les derniers parachutages que je servis personnellement.

J'ai armé un groupement F.T.P. à Issigeac, commandé par l'Instituteur qui avait toujours été "A.S." et qui était passé le 1er juillet aux F.T.P. A noter qu'à partir du 1er juillet, plusieurs sections passèrent aux F.T.P. Les Communistes qui, dans l'ensemble, s'étaient relativement abstenus à l'ouverture de l'Action, désiraient à ce moment-là, jouer un rôle plus grand. Quand mes amis passaient F.T.P., cela ne me gênait nullement ; par contre Bergeret en souffrait comme un candidat député qui perd des voix.

.../

J'ai armé aussi le groupe du Docteur Dagréou et un gros pourcentage du groupe de Bertrand Alessandri d'Eymet qui, je le savais, quitterait la région pour me suivre en d'autres missions.

Ces distributions soulevaient une certaine indignation paraît-il ; on allait jusqu'à dire que je favorisais les Communistes pour préserver dans l'avenir mes biens personnels, Bertrand par sentimentalité, et on passait sous silence la dotation d'armes au groupe Dagréou qui était cependant d'extrême-Droite.

Mon principe était de donner des armes à ceux qui s'en serviraient.

Dans les derniers jours de mon commandement en Dordogne, je me rendis compte que la politique des différents Chefs F.F.I., Beck, Druille qui commençait à se montrer, Martin, était en période d'alerte de faire des manoeuvres spectaculaires avec le plus de monde possible, en évitant des accrochages avec l'ennemi. Cette méthode avait pour but de manifester apparemment leur autorité, ce qui pourrait se matérialiser plus tard en places de Députés, Sénateurs ou autres, tout en évitant des prises de responsabilités.

Je reçus de mon Patron un mot apporté par Ethel dans le tube de sa selle de vélo, disant qu'il ne pouvait pas me donner les pouvoirs que je réclamaïis, que je quitte immédiatement la Dordogne en groupant autour de moi tous ceux qui voudraient me suivre, pour venir préparer un travail de sabotages en Lot-et-Garonne et plus spécialement la voie ferrée Bordeaux - Toulouse, sous les ordres des capitaines Austin et Comte. Ce travail n'avait jamais été fait ni par la Gironde, ni par Beck en Lot-et-Garonne.

.../

A la suite des ordres d'Hilaire , j'ai pris toutes mes dispositions pour quitter la Dordogne. J'ai revu Malraux qui fut à tout moment un adversaire, mais parfaitement élégant et qui me promit de faire soutenir le mouvement Bergeret par Nestor. J'ai longuement insisté sur le fait que ce mouvement n'avait jamais été profondément dissident par rapport aux Organisations Nationales, ce qui était de la pure littérature, (voir toutes les raisons que j'ai données précédemment lorsque j'ai cité Combat, A.S., etc...).

Sur la demande de Bergeret et de Lecamp, je les accompagnai, le 17 juillet, au cantonnement du Capitaine Bayard aventurier sensationnel malgré son aspect essentiellement militaire.

J'avais été à cette réunion contre mon gré. Bergeret tout en étant un peu jaloux de moi et désirant inconsciemment peut-être mon départ, voulait à tout prix que sa situation n'en soit pas affaiblie. Il y avait là un rendez-vous parfaitement ridicule et démagogique qui réunissait Soleil, des représentants communistes, le M.O.I., Jacques Lévy du Groupe Veni, Fruille. Ce dernier frétillait d'ambition politique, ambition qu'il pouvait à ce moment-là, réaliser entièrement, du fait de mon départ.

Je suis obligé de revenir maintenant en arrière et de rappeler que j'avais été chargé de faire exécuter Soleil, 24 ans, genre nervi marseillais qui avait, pendant de longs mois, pillé et terrorisé toute la région s'étendant du Bugue à Villefranche-du-Périgord.

J'avais, fort peu de temps avant le déclenchement de l' Action, fait tendre un certain nombre de pièges par mes "fidèles", que j'avais organisés d'accord avec le Parti Communiste qui voulait aussi se débarrasser du personnage.

.../

Je n'entre pas dans les détails plus ou moins tragiques de cette affaire, mais très peu de jours avant le déclenchement de l'Action, un de mes amis Communistes, assez gêné, me dit que son parti avait récupéré les 2 ou 300 hommes qui dépendaient de Soleil qui, lui aussi, s'était affilié aux F.T.P. et était cependant surveillé par un commissaire politique. Ceci avait été décidé par eux à cause de ces 2 ou 300 hommes, et leur volonté d'accaparer le plus de monde possible.

Je savais aussi, par ailleurs, que Nestor qui avait commis de grandes fautes au sujet de Soleil, voulait après l'Action, le faire juger et condamner.

Je reviens maintenant au déjeuner chez Bayard : après un grand repas du plus mauvais goût et après avoir entendu les discours démagogiques de Druille et de Bergeret, Soleil me prit à part. Il commença à me faire quelques compliments puis, sous une forme assez menaçante, il ajouta : "Je sais que je suis condamné par Londres, ne dites pas le contraire et arrangez cela". Je lui répondis simplement que je lui en avais voulu parce que je pensais qu'il nous avait volé les parachutages, mais j'ai bien évité de mêler Londres à cette affaire. Il me dit aussi qu'à un certain moment Nestor l'avait chargé de me faire assassiner. Les paroles de Soleil ne sont pas obligatoirement véridiques.

Je convenais qu'il lui était certainement très facile de réaliser son désir et, en fin de compte, tout s'arrangea parfaitement bien. Soleil, en tant que "gars du milieu" voulut échanger son revolver avec le mien, en signe de réconciliation ; j'ai, du reste, encore ce Colt qui porte deux encoches rappelant deux hommes abattus de la main de Soleil.

Au cours de ce déjeuner, j'ai demandé une fois de plus que Lecamp me remplaçât dans mon commandement direct ; il a

.../

d'ailleurs été limogé aimablement trois jours après mon départ et j'ai quitté Bergeret après lui avoir dit quelques mots plus ou moins désagréables.

Ces gens redoutaient encore que j'entraîne avec moi une grosse partie des troupes en Dordogne. J'ajoute avec une certaine fierté que, ce jour-là, de nombreuses propositions me furent faites en ce sens, que j'ai repoussées pour ne pas nuire à l'organisation que j'avais créée.

Dans la soirée du 17 juillet, à la fin de cette journée chez Bayard, j'ai quitté Saint-Avit-Senieur avec Paul. Nous avons passé quelques heures particulièrement émouvantes chez l'institutrice à Naussannes : les adieux... A minuit, nous étions en "Petite Suisse" chez Antoine (Cocheteur) où étaient réfugiées les dames Alessandri ; elles auraient été des otages de choix à Eymet.

J'ai passé deux heures au pied du lit de Madame Alessandri que j'avais réveillée et, avec tristesse et dégoût, j'ai déballé mon paquet.

Thomas avait pris les devants et organisait activement le futur groupe nommé : "Commando Austin Comte".

Revenant sur les instructions que j'avais reçues de mon Patron, de quitter la Dordogne, je n'ai pas voulu retirer trop de monde de cette région et j'ai mis 250 hommes à la disposition d'Austin, avec le Groupe Bertrand, ceux d'Alexis Maratuesch et de Duras, ainsi que quelques Résistants qui ont plus ou moins déserté la Dordogne pour me suivre. Nous nous sommes retirés en "Petite Suisse" et nous avons mis au point la question d'instruction et enfin tout un plan de sabotages.

.../

Je suis alors parti seul avec Gabriel Duroux, au Nord d'Agen, pour tâter le pays. Nous étions dans le "royaume" de Beck. Cette région était dangereusement infestée de miliciens et d'Allemands, avec une population qui n'avait jamais été "travaillée", qui avait peur et se préoccupait surtout de marché noir.

A la suite de ma tournée, nous avons décidé de ne pas nous éparpiller en petits groupes en Lot-et-Garonne, mais de faire des raids rapides sur la voie ferrée, en prenant chaque fois la "Petite Suisse" comme point de départ.

Le travail était vraiment agréable ; Austin, Comte et moi, nous nous entendions parfaitement : il y avait une atmosphère de confiance réciproque entre nous, et Thomas, originaire de Soumensac, a joué un rôle important. Je lui donnais, d'ailleurs, de plus en plus de pouvoirs auprès des hommes car je pensais qu'il serait un support moral pour eux le jour où je serais obligé de les quitter. Il avait promis à Madame Alessandri de veiller sur Bertrand qui devenait Chef d'un groupe important.

Jean Ullmo qui s'était mis en rapport fin juillet avec Jacques Lévy, commandant le groupe Veni, se tint à la disposition d'Austin pour faire des sabotages sur la voie ferrée entre Agen et Moissac. Austin en a été enchanté et ce groupe, plus ou moins libéré du Colonel Veni, fit un excellent travail. Jean Ullmo fut blessé et Austin admira beaucoup son courage dans la douleur physique.

L'organisation Austin était parfaitement au point fin juillet et attendait, pour agir, le message "B" du débarquement en Méditerranée. Nous avons pensé qu'il était préférable d'attaquer simultanément sur de nombreux points, la voie ferrée et la grande route Bordeaux - Toulouse, à l'heure "H", ce qui fut réalisé vers le 8 août.

.../

Sur ses ordres, je me suis présenté à Hilaire, le 31 juillet, accompagné d'Ethel. Il était curieux de traverser tout ce Lot-et-Garonne encore aux mains de la Gestapo ; nous étions loin de la Dordogne "libre"...

Je ne savais pas au juste si Hilaire allait me féliciter ou me mettre en disgrâce. Je l'ai retrouvé dans le Gers, en "battle dress", entouré de son magnifique "Bataillon de l'Armagnac" du Commandant Parizot. Il vint au-devant de moi, me prit les deux mains et, pour la première fois, me parla en anglais. Je ne l'avais pas revu depuis le mois de février. Il me dit qu'il était satisfait de mon travail et qu'il me mettait au repos chez Charles Cahen d'Anvers dont la propriété était près de là, et chez qui il allait dîner lui-même quelquefois. Il me dit aussi qu'il ne voulait pas que je courre aucun nouveau risque et que je devais me reposer. Il est vrai que j'étais assez épuisé par ces 20 mois de travail.

Il me fit part également qu'il ne pensait jamais que lui et moi aurions survécu, que nous avions, d'après lui, couru 98 chances sur 100 d'y rester.

Cette attitude de l'homme que je respectais peut-être le plus, ainsi que le magnifique appui que j'avais toujours trouvé dans la population de la Résistance, me consolèrent des déboires et des ignominies.

Il avait auprès de lui son Assistante et Radio : Annette, Anglaise parachutée un an auparavant ; elle était en uniforme et je dois dire que j'étais fortement ému lorsque j'ai bu, seul avec eux, le thé traditionnel et que j'ai entendu cette femme admirable parler l'anglais le plus pur.

Je ne veux pas entrer dans tous les détails de ce qui fut fait dans le Gers ; ce département a lui aussi fonctionné comme la Dordogne.

.../

J'ai passé quelques jours charmants chez Charles Cahen d'Anvers : bains, bonne cuisine, personnel stylé, etc... mais au bout de huit jours, je sentais que mon devoir était de retourner auprès des miens à Soumensac.

Contre son gré, Hilaire m'accorda cette autorisation; il me dit en souriant : "I know this would come". Je n'avais plus de commandement, mais je voulais que les groupes sentissent que j'étais toujours là, comme par le passé.

Un soir, vers le 14 août, je sortis avec Austin et le Groupe Alexis pour faire sauter le Pont de Nicole, près de Marmande. Ce sabotage aurait bloqué en même temps la Route Nationale.

A la suite d'une mauvaise manoeuvre de nos guetteurs, nous nous sommes trouvés, après 37 minutes de travail sous le pont, avec Austin, André Ruffe, Rémy, Willy, à proximité des Allemands ; le pont en fer aurait sauté 4 minutes plus tard... Nous dûmes abandonner nos 40 kg de plastique et disparaître dans les bois.

Les derniers éléments de la Wehrmacht, composés surtout de Tchécoslovaques, de Russes, etc... ont abandonné le Sud-Ouest entre le 15 et le 20 août. Nous assistâmes alors à la comédie de la Libération : les villes évacuées par les Allemands étaient ensuite occupées par les F.F.I. et surtout par les F.F.I. de la dernière heure ou des chefs sortis de la Légion de Pétain, les tièdes, les "nationalistes" et aussi les Milices Patriotiques communistes.

On ne vit pas, ce jour-là, les Communistes comme Gardey, du Buisson et deux de ses camarades qui, le 28 juin, se sont trouvés nez-à-nez avec les blindés allemands, alors qu'ils venaient me voir à Saint-Avit Senieur.

.../

Collés aux arbres pour être fusillés, ils ne bronchèrent pas ; ensuite dans l'auto-mitrailleuse qui les conduisait à Bergerac, on leur dit : "Où se trouve Edgar ou Philibert ? Vous aurez la vie sauve." A la Kommandantur, on leur montra ma photo, aucun ne parla, sauf pour se dire, en patois, qu'ils étaient perdus. Par miracle, ils furent relâchés huit jours plus tard.

Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, nous, anciens Résistants, étions assez déprimés au moment de la Libération. Toute cette politique et cette lâcheté nous dégoûtaient ; cet abattement était aussi dû, peut-être, à un contre-coup nerveux.

J'ai retrouvé mes anciens groupes de Soumensac devant la Gare de Marmande, dans une cohue indescriptible : la population et les nouveaux F.F.I. étaient joyeux et bruyants et les miens tristes. Certains me dirent : "Alors, Monsieur Edgar, est-ce qu'on leur rentre dedans ?". Ceci s'adressait aux nouveaux chefs inconnus qui s'étaient emparés de la Mairie et de la Sous-Préfecture.

J'ai revu aussi d'anciens amis à Marmande et j'ai senti qu'on désirait ce jour-là que je fasse une sorte de "putsch" dans Marmande, ce qui était touchant, mais vraiment pas de mise.

Le 21 août, accompagné de Paul, je suis rentré chez moi à Agen. Hilaire et Annette se trouvaient à Toulouse et j'ai, bien entendu, été les voir.

Le 27 août, avec Madame Alessandri et Thomas, j'ai passé quelques heures à Bordeaux auprès d'anciens groupes et je craignais que l'ambiance déplorable en cette ville où la folie régnait, n'entamât le bel esprit de mes amis.

.../

Le 9 septembre, je me trouvais chez moi, le soir, lorsque Antoine (Merchez) père de Maguy vint me dire, très ému, qu'Antoinette était arrivée et qu'elle se trouvait chez nos voisins les Prieur.

Nous avons passé cette nuit-là au Barsalous, avec mon Winchester au pied du lit, car j'étais déjà menacé par des bandes rivales.

Antoinette avait passé 17 mois en Suisse. Son attitude à tout moment fut parfaite et j'ai eu la fierté d'apprendre qu'au mois d'août elle avait demandé de mes nouvelles à Londres. Il lui fut répondu par les ondes secrètes : "Philibert perfectly well has donye excellent work".

Les Anglais, comme d'habitude, ont été magnifiques pour elle. Ils l'ont protégée et conseillée pendant tout son séjour en Suisse. On m'avait toujours promis qu'elle sortirait de Suisse dès qu'il n'y aurait plus de danger. En effet, dès le 6 septembre, elle a traversé la frontière française avec l'Attaché Militaire Anglais à Berne et elle a pu, de Grenoble jusqu'à Montpellier, en passant par Marseille, être conduite en Jeep par les Autorités Américaines, munie d'un papier britannique dont voici le texte :

TO WHOM IT MAY CONCERN

"This is to certify that the holder, Madame de GUNZBOURG was at one time actively engaged with her husband in a secret organization directed against the German Forces.

"In order to avoid arrest by the Gestapo, she was finally obliged to seek refuge in Switzerland. She now wishes to rejoin her husband in the Departement of Lot-et-Garonne and any assistance which the civil and military authorities can give will be greatly appreciated".

.../

ATTESTATION

"Nous certifions que Madame de GUNZBOURG, porteur de la présente, a été activement engagée, avec son mari, dans une organisation secrète dirigée contre l'Armée Allemande.

"Pour échapper à la Gestapo, elle dut finalement se réfugier en Suisse. Elle désire maintenant rejoindre son mari dans le Département du Lot-et-Garonne, et nous serons reconnaissants aux Autorités Civiles et Militaires pour toute l'assistance qu'elles voudront bien lui accorder".

British Passport Control Officer.

Switzerland.

J'ai présenté Antoinette au Colonel Hilaire et à Annette, mais menacés par le Groupe Soleil, Hascaïn désigné comme tueur, le Patron nous dit de partir en Angleterre sur un avion militaire. Son unique commentaire fut : "We are all condemned to death".

Après une attente à Tarbes et par suite du mauvais temps, nous avons abandonné ce projet, d'autant plus qu'Hilaire lui-même a quitté Toulouse, et nous sommes rentrés à Paris le 27 septembre.

Hilaire a quitté la France dans l'ingratitude générale, alors que lui seul avait organisé la Résistance dans le Sud-Ouest : son circuit était considéré à Londres comme le meilleur.

A Paris, j'appris d'une part, que des Fabry, un Avoué véreux, Danet, Carlhian, etc... Doriotistes et autres, avaient rejoint en Septembre l'armée Leclerc ; d'autre part, des Edouard Vernes, des D'Aramont et combien d'autres, étaient en liberté. En juin, j'avais fait fusiller des individus certainement moins coupables qu'eux.

.../

Mon grand souci était de ne pas me mélanger à tous ces personnages douteux pour que mes amis en Dordogne ne puissent pas, un jour, dire que j'avais trahi. Paris est écoeurant !

J'ai repris le contact avec des Officiers Anglais et, notamment, avec ceux du Service du Colonel Buckmaster. Ce Colonel était le Chef du Colonel Hilaire et c'est lui qui, de Londres, a organisé, dirigé et armé soit directement par ses représentants, soit indirectement par les Services Français, toute la Résistance en France. Ces gens civilisés avaient le souci de me "réhabiliter" en Dordogne. Il avait donc été décidé que j'accompagnerais leur groupe lorsqu'il visiterait le circuit Hilaire.

Ce voyage a eu lieu le 14 décembre et j'ai pu recevoir le Colonel Buckmaster, Hilaire et Annette (revenus en France), quelques Officiers Britanniques et le Capitaine Dubouchage, Officier Français aux Invalides, de l'Etat-Major du Général Koenig à Eymet, à la Sous-Préfecture de Bergerac et dans les ruines de Mouleydier. Cette visite a clarifié la situation.

Bergeret, Sous-Préfet à Bergerac, et moi, avons effacé nos légers différends. Je désirais créer à la Sous-Préfecture un climat favorable pour la réception du Colonel Buckmaster.

Nestor, mon ancien adversaire, qui est venu à la Sous-Préfecture avec ce groupe d'Officiers, a reçu pendant cette journée un certain nombre de camouflets moraux et était ignoré de tous. J'ai appris du reste, malgré son uniforme, qu'il n'était pas sujet britannique.

J'ai profité de ce séjour pour faire une tournée personnelle avec Antoinette, accompagnés de Thomas. Je me suis rendu compte que beaucoup étaient bien déçus et même Lecamp ainsi que

.../

Regain, les meilleurs, sont venus me dire que Bergeret n'était plus le même et qu'ils désiraient se rapprocher de moi.

J'ai revécu, pendant quelques jours, la belle période passée. Pour moi, ce fut une très grande joie d'assister à cette réunion chez les Alessandri, où tant de choses s'étaient passées et où j'avais réuni un grand nombre des plus "purs".

Antoinette, peu imaginative, s'est rendue compte par elle-même de ce qu'était la "Résistance" et, comme moi, elle aime à présent le Sud-Ouest où nous avons tant d'amis.

Décembre 1944

* *
*

RAPPORT OFFICIEL
SUR L'ACTIVITE DE LA RESISTANCE DANS LES
ARRONDISSEMENTS DE BERGERAC, SARLAT ET DE QUELQUES
COMMUNES DU NORD DU LOT-ET-GARONNE

A PARTIR DU 7 JUIN 1944

METHODE DE TRAVAIL

Pour satisfaire aux sentiments nationaux, j'ai toujours tenu à organiser la Résistance dans le cadre de l'A. S. (Armée Secrète), tout en maintenant indépendants, dans une certaine mesure, les mouvements que je dirigeais, ceci pour des buts de sécurité.

En dordogne, le Chef officiel du mouvement était Loupias (alias Bergeret), qui avait été nommé Chef de l'A. S. de l'Arrondissement de Bergerac. Il avait des rapports administratifs avec les chefs successifs de l'A. S. de Périgueux, mais suivait à la lettre toutes les instructions que je donnais et qui portaient uniquement sur des buts militaires.

ACTIVITE ANTERIEURE AU 7 JUIN 1944

Nombreux sabotages de wagons, avec la pâte abrasive et les plaquettes incendiaires.

Destruction de 25 locomotives sur 30, le 1er janvier 1944, à Bergerac, Eymet et Le Buisson.

Déraillement et destruction partielle d'un train d'explosifs au mois d'avril, entre Gardonne et Sainte-Foy-La-Grande.

.../

Ce train fut divisé ensuite en deux tronçons et, grâce à des plaquettes incendiaires, fut détruit d'une part, en gare de Libourne, ce qui endommagea la gare et, d'autre part, au Nord du Buisson, sur la ligne de Périgueux.

SABOTAGES

Le 7 juin, les fils téléphoniques ont été coupés dans les directions :

- . Bergerac Nord,
- . Bergerac Ouest,
- . Bergerac Sud,
- . Sarlat Ouest,
- . Sarlat-Villefranche-du-Périgord.

La voie ferrée fut coupée à Mussidan (Bordeaux-Genève) : cette ligne était en pointe extrême de mon secteur. Elle fut rétablie quelques jours plus tard.

Sabotages et embouteillages pendant toute la période d'action, à partir du 7 juin, des lignes :

- . Bergerac - Sainte-Foy-La-Grande,
- . Bergerac - Eymet,
- . Eymet - Marmande,
- . Eymet - Duras,
- . Villefranche - Le Buisson,
- . Le Buisson (Nord) vers Périgueux,
- . Le Buisson - Sarlat.

Selon les ordres reçus, je fis bloquer la route 133. A cet effet, le groupe Bertrand Alessandri utilisa des wagons-lits en dépôt dans cette région, les fit sauter sur les passages à niveau, non seulement sur la Route Nationale, mais aussi sur les routes avoisinantes. Il fit également sauter 6 ou 7 ponts dans la région de Seyches, Miramont, La Sauvetat, etc...

.../

TERRAINS

J'avais reçu les ordres suivants : tenir les principaux terrains, celui de Saint-Sauveur au Nord de Mouleydier et celui de Bourniquel, au Nord de Beaumont-du-Périgord, organiser des embuscades, barrages, coupures de routes et de ponts, etc... dans un rayon d'au moins 50 kilomètres autour de ces deux terrains.

Ces terrains étaient destinés à recevoir des armes, du matériel et des parachutistes. Ces opérations devaient avoir lieu quelques jours après le déclenchement de l'Action ; nous avions d'ailleurs déjà reçu, pour ces terrains, les messages "A".

J'avais chargé Bergeret du commandement du terrain de Saint-Sauveur et moi-même je prenais le commandement de celui de Bourniquel.

Sur ces terrains, nous avons organisé nos P. C. et, pour la commodité des ordres à transmettre, j'avais divisé la région en deux districts par rapport à ces terrains, avec liaison entre le P.C. de Bergeret et le mien. Nous avons armé plus de 2 000 hommes et j'admets que dans les premiers jours, ces derniers étaient plus tentés d'établir des barrages fixes que d'organiser des embuscades ; ceci, cependant, a eu pour effet de retenir les Allemands au nombre de 2 ou 300 dans Bergerac.

Malgré leurs promesses, les Communistes, à Bergerac, se sont abstenus d'agir, ce qui arrêta toute action en cette ville et, à mon avis, fort heureusement, car les terrains n'ayant pas été utilisés, une action à Bergerac aurait pu avoir des conséquences très graves.

Bergeret a pu tenir le terrain de Saint-Sauveur pendant 3 ou 4 jours ; moi-même, j'ai pu me maintenir à Bourniquel jusqu'au 25 juin.

.../

OPERATIONS PRINCIPALES

Journée du 9 juin

Le groupe Bertrand Alessandri, appelé par la Section de Miramont, s'est porté imprudemment au Sud de Miramont et a attaqué des blindés allemands en plein découvert. Cette opération qui a coûté la mort à deux des nôtres, a été assez lourde en pertes pour les Allemands qui ont notamment perdu une automitrailleuse détruite par Bertrand lui-même.

Ce groupe se replia, mais les résultats furent cependant assez heureux, car nous eûmes l'impression que les Allemands pensaient qu'une sortie aussi osée était appuyée par des forces considérables et fortement armées, à l'arrière. De plus, il y eut deux escarmouches qui ne tournèrent pas à l'avantage des Allemands, autour de Mouleydier, entre le 7 et le 21 juin.

Journées des 8, 9, 10 et 11 juin

Le groupe Pinson (alias Loiseau), après avoir détruit le pont de Le Fleix et celui de Gardonne, à l'Ouest de Bergerac, a entravé l'arrivée des secours allemands venus de la Gironde et se dirigeant sur notre région.

Cette vallée était, à priori, peu favorable à la guérilla. L'ennemi, pendant ces journées, a perdu 9 tanks, dont probablement deux Tigres, des chenillettes et des camions. Ces engins sautèrent sur des pièges et aussi sur des boules de plastique jetées par quelques volontaires particulièrement courageux.

Après le 10 juin, à la suite d'assez lourdes pertes, cette Section dut se retirer avec peu de munitions dans les forêts du Nord. Elle fut, par la suite, divisée en plusieurs groupes et eut de nombreuses fois l'occasion d'entrer en action.

.../

Journée du 13 juin

A plusieurs reprises et notamment le 13 juin, au lieu-dit : "La Ribeyrie", le groupe commandé par Regain eut des accrochages sérieux avec l'ennemi. Ce groupe a joué un rôle efficace en ralentissant les arrivées de renfort de l'ennemi, destinées à Bergerac et venant de Périgueux.

Journée du 21 juin

Bergerac avait reçu des renforts évalués à plus de 2 000 hommes. Pendant cette journée, les Allemands ont attaqué très violemment et par surprise, d'une part Mouleydier, et d'autre part Pressignac et Grand Castang (où se trouvait le P. C. de Bergeret). Cette journée fut la plus meurtrière : 50 partisans furent tués ou achevés, ainsi que quelques civils. Mouleydier fut incendié ainsi que Pressignac.

Cette journée eut de grandes répercussions sur le moral de toute la région qui était d'autant plus éprouvée que je n'avais pas d'armes et de munitions à distribuer. Un état de panique et de véritable mutinerie a existé pendant quelques jours, alimenté par des tracts allemands particulièrement bien rédigés.

J'ai pu assouplir notre méthode et profiter de ce désarroi pour donner des armes uniquement aux volontaires bien décidés, en les retirant aux hésitants. J'ai donné aussi à nouveau un aspect plus vichyssois aux villages. Je note, en passant, que l'enthousiasme avait été si grand le 7 juin, que cette partie de la Dordogne avait pris un caractère de liberté absolue.

Journée du 26 juin

Opérations contre le Sarladais. Il est à remarquer que les Allemands cherchaient à dégager l'axe Bordeaux-Souillac dans le Lot, pour retrouver la Route Nationale 140 et la voie ferrée. Cette journée fut meurtrière des deux côtés. On estima que les Allemands perdirent plus de 100 hommes et nous environ 75. Sarlat fut épargné ; ils ne brûlèrent qu'une maison ; ils perdirent également un certain nombre d'engins blindés.

.../

Journée du 28 juin

Cette journée fut la plus lourde pour l'ennemi. Une colonne importante, divisée en tronçons, attaqua la région de Beaumont-du-Périgord, Bourniquel, Molières, Cadouin, Montferrand et Monpazier. Elle perdit probablement 17 engins blindés et véhicules et, d'après les renseignements donnés à Bergerac, nous pensons qu'elle eut de nombreux morts et blessés. Nous n'avons subi qu'une seule perte. Notre système d'embuscade était à ce moment-là, parfaitement souple.

Nuit du 7 juillet

Neuf de nos hommes ont pu parvenir, à plat ventre, sur le terrain de Roumagnère, à proximité de Bergerac, et ont pu, avec 40 kilos de plastique, 2 bombes incendiaires et des crayons à 10 minutes, faire sauter et incendier 46 000 litres d'essence enterrés sur ce terrain. Les 9 hommes sont rentrés indemnes. L'ennemi s'est emparé de 100 otages à Bergerac qui, heureusement, furent relâchés 48 heures plus tard. Ceci fut fait à un moment où l'ennemi manquait de carburant et où il avait déjà enterré des tanks aux abords de Bergerac.

Journée du 7 juillet

Le Groupe du Docteur Dagréou a arrêté l'ennemi pendant une heure et demie, aux environs de Beaumont et, plus spécialement, au lieu-dit : "Pont Roudier". L'ennemi a perdu une dizaine d'hommes et un camion. Aucune perte chez Dagréou.

Il y eut ensuite des escarmouches de peu d'importance entre cette date et le 21 juillet.

Journée du 21 juillet

Roquejoffre a fait sauter une mine entre Molières et Cadouin, qui a coûté à l'ennemi deux autos-mitrailleuses et un camion. Vers cette date, et à la suite d'intrigues politiques de toutes sortes, mon Chef, le Colonel Hilaire, me donna l'ordre

.../

de me retirer de la Dordogne, en groupant autour de moi des Sections suffisantes pour permettre aux Capitaines Austin et Comte de faire effectuer des sabotages sur la Route Nationale Bordeaux-Agen, et sur la voie ferrée.

Je passais ainsi sous les ordres de ces deux Capitaines. J'ai groupé les Sections de Bertrand Alessandri et Alexis Maratuesch (ce dernier venait d'une région du Lot que je contrôlais), des amis de Dufour (alias Thomas) et quelques groupements de la région de Duras, Lévignac que j'avais eus sous mes ordres quelques mois auparavant, lorsque je contrôlais l'Arrondissement de Marmande.

Après avoir fait une inspection en Lot-et-Garonne, j'ai conseillé aux Capitaines Austin et Comte de faire l'instruction et de grouper les Sections mentionnées ci-dessus, à Soumensac. Il aurait été alors imprudent de s'éparpiller en petits groupes en Lot-et-Garonne qui était infesté de miliciens et d'Allemands. Mes Chefs voulaient déclencher l'Action sur la voie ferrée à l'heure "H", correspondant au message d'alerte du Débarquement en Méditerranée. Le débarquement eut lieu le 15 août.

Le 31 juillet, je fus rappelé dans le Gers par le Colonel Hilaire. Il me dit que mon travail était terminé.

Vers le 8 août, je lui ai demandé la permission de rejoindre les "miens" à Soumensac. Ces Sections, vers cette date, ont fait des destructions importantes sur le matériel de la S.N.C.F., sur les ponts et les voies ferrées.

Le Sud-Ouest a été libéré des Allemands entre le 19 et le 25 août. J'ai été revoir les groupes à Bordeaux au moment de la libération de cette ville.

Mon travail était définitivement terminé.





